

Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette
SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



*« Spa - Waux-Hall Levoux (sic) »
extrait de Ghémar et Gerlier, ca. 1835*

(Coll. Musée de la Ville d'Eaux)

Décembre 1995

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77b

4900 SPA

21e année

Décembre 1995

BULLETIN N° 84

S O M M A I R E

* Boîtes et jolités de Spa: épanouissement de la polychromie au 18e siècle	J.-L. Canoy	147
* Spa ma grand'ville: souvenirs spadois de Jean Falize (3)	G. Peeters	156
* Opération "Woof Woof"	F. Mathieu	168
* Les Waux-Hall (suite)	L. Pironet	179
* Les Spadois de Bruxelles	G. Mine	190

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Editeur responsable: M.-Th. Ramaekers, Préfayhai, 8 - 4900 Spa

FERMETURE ANNUELLE

Le musée de la Ville d'eaux ainsi que le Musée spadois du Cheval seront ouverts durant les vacances scolaires, c'est à dire du 23 décembre 1995 au 7 janvier 1996 inclus.

Les mêmes seront fermés du 8 janvier au 23 mars 1996.

COTISATION POUR L'ANNÉE 1996

Nous prions nos anciens membres de ne pas verser leur cotisation avant d'y être conviés, c'est à dire avec le bulletin de mars prochain ou lors du passage d'un de nos délégués, pour les personnes habitant le centre de la ville.

Merci aux nouveaux membres de mentionner très lisiblement leur nom, prénom et adresse complète ainsi que de faire figurer la mention "nouveau membre" en communication.

~ ~ ~

Réalisation: Marie-Thérèse Ramaekers, Préfayhai, 8 - Spa - Tél. 087/77.17.68

Tirage du bulletin: 600 exemplaires - Tous les trimestres

**AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE,
MINISTRE DE LA CULTURE ET DES AFFAIRES SOCIALES.**

**AINSI QUE LE SOUTIEN DE LA PROVINCE DE LIEGE ET DE SON SERVICE
DES AFFAIRES CULTURELLES.**

**BOITES ET JOLITÉS DE SPA
EPANOUISSEMENT DE LA POLYCHROMIE AU 18^e SIÈCLE**

L'ouvrage qui fait autorité pour l'étude des Bois de Spa est sans conteste celui de l'érudit archiviste Albin Body. Jusqu'à sa parution en 1898, aucun livre n'avait été uniquement consacré à nos jolités. (1)

Ses nombreuses recherches l'amènent à décrire comme suit la technique picturale en vogue au début du 18^e siècle pour décorer les boîtes, en dehors bien entendu des magnifiques incrustations de nacre et des laques de Chine connues depuis le siècle précédent: "Les vues du pays où les paysages étaient invariablement en grisaille, en teinte monochrome. Ils étaient faits à l'encre de Chine. Les sujets tirés de la mythologie ou de l'histoire, les bergeries se peignaient en camaïeu, c'est-à-dire d'une seule couleur, avec une teinte plus sombre et une plus claire; soit en rouge, en bleu et plus rarement en vert. Les fleurs enfin ou les fruits étaient les seuls pour lesquels on employait la gamme entière des couleurs" (-1- pages 87-88).

Plus avant dans son ouvrage, Body spécifie: "Ce ne sera que 50 ans plus tard, qu'employant des fonds de différentes couleurs, avec compartiment blanc, on usera des couleurs à l'aquarelle ou de la gouache (1- p. 64). Il situe donc nettement dans la seconde moitié du siècle la triomphante montée de la polychromie: "Nos tabletiers et nos décorateurs rivalisent d'ingéniosité et d'élégance. Le petit mobilier revêt enfin les couleurs les plus variées" (1 p. 86).

Tous les ouvrages et les articles qui ont été publiés depuis reposent sur l'étude d'Albin Body à laquelle ils se réfèrent en général.

Lydwine de Moerloose n'y échappe pas quand au début de son mémoire universitaire (2) elle donne à son tour un "Historique des Bois de Spa". Comme les autres, elle attribue au Chevalier de Fassin (1728-1811), célèbre peintre liégeois arrivé à Spa en 1776, une influence prépondérante dans la découverte et l'exploitation par nos artistes locaux des larges possibilités chromatiques de la gouache.



III. 1 – Toilette époque Louis XIV - début du XVIII^e siècle
249 x 324 x 190 mm - collection particulière.



III. 2 – Coffret à quadrille époque Louis XIV - 1^{re} décennie du XVIII^e siècle
148 x 182 x 52 mm - collection particulière.

Pourtant, lorsqu'elle étudie systématiquement l'évolution des décors et des techniques utilisées, elle reconnaît, mais avec des réserves, l'utilisation de la gouache, sous-entendant ainsi la polychromie, plus tôt dans le siècle: "Cette technique est peu représentative de l'époque Louis XIV, mais nous devons cependant signaler qu'il existe des exemples, rares peut-être, mais qui sont importants car les premiers de ce genre qui prendra une telle ampleur à la fin du XVIIIe siècle et au XIXe siècle. Ils reprennent la composition et les thèmes des laques et des encres de Chine pour les retranscrire à l'aide de la gouache" (2- p. 110).

Grâce à une acquisition récente, nous croyons pouvoir confirmer que les décors complètement polychromes existèrent bien à Spa très tôt, dès le début du 18e siècle, encore sous le règne du Roi Soleil, Louis le Quatorzième.

Pour essayer de vous convaincre de l'exactitude de notre théorie, nous nous basons sur trois exemples concrets extraits de notre collection et se situant dans deux catégories distinctes: les chinoiseries et, principalement, les vues des fontaines de Spa.

Le décor à la chinoise

Commençons la démonstration par un coffret à décor à la chinoise (ill. 1). Cette jolité a déjà été repérée par Lydwine de Moerloose qui la présente dans son catalogue sous le n° 39 (p. 52 et 53) en attirant l'attention sur l'ancienneté de l'ouvrage.

Superbe "toilette" malheureusement orpheline de son contenu qui a été dispersé, c'est un exemplaire typique de la tableterie du début du 18e siècle avec son couvercle légèrement bombé dans un fin aplat qui la classe encore sous Louis XIV. Le vernis déjà en mauvais état continuait à se cristalliser et à se détacher, dénudant le décor qui risquait de se dégrader. Nous l'avons donc finalement dévernée, découvrant ainsi, dans toute la finesse de son dessin et la fraîcheur de ses couleurs vives, un magnifique décor polychrome. Désirant maintenir cette luminosité et permettre de bien apprécier les qualités de l'artiste, le coffret a simplement été protégé par deux fines couches de vernis gomme laque incolore.

Le bâti est entièrement recouvert d'un fond blanc légèrement bleuté sur lequel se détache avec netteté un dessin d'une remarquable finesse où dominent les tons bleus et rouges avec deux plages vertes et quelques touches brunes.

Tous les attributs des boîtes en "laque de Chine" y sont réunis: personnages vêtus sinon à l'européenne comme sur le coffret similaire du Musée de Spa (inv. 30 B) (3) du moins dans un style Proche-Orient avec des coiffures à aigrette; paravent orné de "shippo" divers; petit paysage avec pagode dans le coin supérieur gauche du couvercle; coins aux "cristaux de neige"; parois latérales décorées de talus fleuris; arêtes de la tableterie dorées.

C'est une véritable transposition polychrome du "noir et or" des laques du début du siècle qui ne peut en rien être assimilée aux autres chinoiseries que nous retrouverons plus tard sous Louis XV, dont la technique picturale et/ou le type de décor seront devenus progressivement fort différents.

Ah si nous pouvions par je ne sais quel(s) miracle(s) retrouver les boîtes intérieures et reconstituer ainsi cette "toilette" dans toute la splendeur du passé!

Les vues des fontaines de Spa

Tout en situant donc le développement de la polychromie dans la seconde moitié du siècle, Lydwine de Moerloose attire l'attention sur l'existence, rare cependant, de boîtes plus anciennes décorées de vues de Spa en couleurs:

"Néanmoins, nous avons rencontré une boîte à quadrille d'époque Louis XIV par sa forme, représentant à l'encre de Chine la "Fontaine de Pouhon". Celle-ci est entièrement colorée en teintes plates dans les tons bleu turquoise, rouge et mauve" (2, p. 82).

"Le traitement de cette vue est assez exceptionnel. C'est en effet, au XVIIIe siècle, une des seules représentations d'un site de Spa peint à la gouache. Il est de plus très rare de rencontrer une composition traitée entièrement par ce seul procédé dès la fin du règne de Louis XIV (2, catalogue n° 36, p. 50-51). C'est ce quadrille que nous présentons à votre curiosité comme deuxième exemple de polychromie précoce.

La tabletterie est pur Louis XIV: "Les couvercles du coffret sont à pans coupés aux formes légèrement arrondies. Le bas du boîtier repose généralement sur un petit bourrelet souligné d'un filet or faisant le tour du bâti" (2, p. 107). Ces caractéristiques se trouvent bien réunies dans la jolité proposée.

Sa décoration est réalisée à la plume de (bécasse?) tandis que le motif central est entièrement coloré dans des tons pastels, en teintes plates, sans relief, comme l'on rehaussait les gravures à cette époque. La place du Pouhon, bien délimitée dans son ovale, est très intéressante car elle montre clairement les maisons encore à colombage, ornées le plus souvent d'une enseigne et/ou d'une plaque. Remarquons la belle entrée cochère à l'extrême gauche. Les personnages, peu représentés à cette époque, sont un peu raides et ressortent par leurs couleurs plus vives.

Le motif central est encadré d'un fin dessin bleu qui distingue particulièrement ce coffret: une branche fleurie reposant sur un lit de petits points serrés ondule tout autour du couvercle tant sur sa face supérieure que sur les côtés, tandis que de légers rinceaux sur le même fond pointillé occupent les réserves. Les côtés du bâti sont plus légèrement décorés, selon la même technique, d'une frise de palmettes stylisées tandis qu'une ligne or souligne l'ovale central et marque toutes les arêtes de la tabletterie.

Autre détail inhabituel mais que l'on rencontre sous Louis XIV, l'intérieur du couvercle est entièrement décoré d'un vase bleu fleuri posé sur une tablette et encadré d'une lourde tenture violette. Le fond est de la même teinte rouge qui couvre le plus souvent l'intérieur des coffrets de cette époque.

Déjà très heureux de posséder cette jolité qualifiée de rareté, nous n'avons cependant pas hésité une minute lorsque nous fut récemment offerte l'occasion de compléter notre collection par un autre quadrille de la même époque, mais complet cette fois, orné de vues polychromes d'une technique picturale différente de la précédente et d'un "modernisme" inattendu pour cette période (ill. 3 et 4).

La tabletterie nettement Louis XIV comme l'autre est cependant un peu plus tardive car elle ne présente plus de pans coupés. Les vues mises en valeur dans



III. 3 et 4 – Quadrille époque Louis XIV - début du XVIII^e siècle - 152 x 194 x 42 mm et 65 x 83 x 24 mm
 «La fontaine minérale de Géronstère»
 «Le Watro» - «Le Tonnelet»
 «La Sauvenière» - «Le Pouhon» Collection particulière.

un ovale représentent "la fontaine minérale de Géronstère" avec, sur les boîtes à jetons, le "Watro (sic), la "Sauvenière", le "Tonnelet" et, inévitablement, "le Pouhon", enfin tous les classiques du début du 18e siècle. La technique picturale est véritablement exceptionnelle car elle utilise avec plus d'un siècle d'avance les tons chauds et les ciels colorés qui caractérisent la production du milieu du 19e siècle. La perspective est bien rendue et les paysages ont acquis une profondeur inhabituelle; les couleurs présentent des dégradés et des nuances qui mettent du relief dans le mobilier. Ce sont de véritables petits tableaux.

Les vues polychromes sont complétées d'un abondant décor or sur fond brun reprenant en couvercle les "cristaux de neige" bien connus tandis que les côtés sont décorés de panneaux de "shippo" caractéristiques. Remarquons au passage l'état de fraîcheur des ors des boîtes à jetons par rapport à ceux du coffret qui ont bien plus souffert des outrages du temps.

Afin de ne pas dénaturer l'authenticité de cette jolité, il n'y a pas eu de restauration proprement dite. Les boîtes ont été simplement nettoyées au tampon légèrement imbibé d'alcool afin d'enlever un maximum de poussières incrustées, puis une légère couche de gomme laque incolore a fixé le vernis d'origine qui avait tendance à se cristalliser.

Il est intéressant de comparer les boîtes à jetons de ce quadrille à celles appartenant au Musée de la Vie Wallonne et qui ont servi à illustrer l'article de Louis Pironet de décembre 1994 (4). Il règne indéniablement un air de famille: les décors présentent la même facture et les "cristaux de neige" sont identiques.

Autre détail particulier, le Pouhon et la place sont présentés sous un angle inhabituel. L'artiste ne s'est pas placé dans l'axe central de la place mais sur son côté gauche, ne montrant ainsi que l'alignement des immeubles côté Pouhon dans une perspective raccourcie donnant une vue très nette du fond de la place avec sa fontaine.

Conclusion

Pour moi, il est indiscutable que ces trois jolités (5) appartiennent au début du 18^e siècle. Tant les décors que la tableterie reflètent le travail de cette époque. C'est l'usage sans réserve de la couleur, c'est cette polychromie nouvelle qui les distingue de la production généralement connue.

Si les exemples 1 et 3 se rapprochent très probablement de la période Régence qui ne se démarque d'ailleurs pas fortement du Louis XIV, le coffret "fontaine du Pouhon" est plus ancien et doit probablement dater des premières années du 18^e siècle. Ils montrent tous les trois dans leur spécificité que la polychromie apparut bien plus tôt que ne le disent Albin Body et ses successeurs.

Une question mérite cependant d'être posée. Ces trois bois de Spa ne constitueraient-ils pas des exceptions, ne seraient-ils pas des accidents, des prématurés de l'évolution "normale" de la polychromie au 18^e siècle? Je ne le crois pas car ils ne sont certainement pas les seuls rescapés de cette époque, il doit y en avoir d'autres anonymement retirés dans les musées et surtout dans les collections privées (6).

Alors comment personne ne les a-t-il jamais remarqués ou ne s'y est-il pas suffisamment intéressé, pourquoi a-t-on laissé l'histoire se tromper pendant un siècle? Peut-être tout simplement parce que jamais jusqu'à présent autant d'exemplaires aussi typés et indiscutables ne se sont trouvés réunis dans les mêmes mains. Pour nous, c'est seulement l'arrivée du dernier quadrille qui a finalement et véritablement éveillé notre intérêt, déclenchant nos doutes, nos réflexions et interrogations. C'est donc très probablement leur dispersion cumulée à leur rareté qui explique naturellement ce manque de curiosité, d'où de réaction.

Il serait, je crois, intéressant que les heureux propriétaires d'autres beaux polychromes du début du 18^e siècle se manifestent et fassent connaître leur(s) trésor(s) afin qu'une étude plus large, plus documentée puisse être effectuée. Pourquoi le Musée de Spa n'assumerait-il pas la centralisation des données et la direction des travaux?

Quant à moi, j'espère simplement avoir pu attirer l'attention avec suffisamment de crédibilité sur ce que je crois, ce que je prétends être une erreur dans l'histoire actuellement reconnue des Bois de Spa.

J.-L. Canoy

NOTES

- (1) BODY, Albin, Essai historique sur les ouvrages peints dits Boîtes de Spa, Liège, 1898, s.e.
- (2) MOERLOOSE, Lydwine de, Les Bois de Spa, mémoire UCL, année académique 1986-1987 - 2 volumes.
- (3) La datation de ce beau coffret relève, d'après nous, d'une erreur. Il ne peut s'agir de la fin mais du début du 18e siècle comme le montrent la tabletterie et le décor typiques.
- (4) PIRONET, Louis, Les jolités de Spa: les vues sur Bois de Spa, in Histoire et Archéologie spadoises, décembre 1993, p. 159.
- (5) Quatre, si nous pouvons leur joindre le coffret "chinois" du Musée de Spa que nous avons cité.
- (6) Au n° 22, p. 32-33 de son catalogue, Lydwine de Moerloose présente d'ailleurs, venant d'une collection privée, un coffret dont le décor à la chinoise "surprend par le choix et la vivacité des coloris. La dorure est reléguée au second plan pour faire place au rouge et au bleu qui composent toute la décoration". La tabletterie montre les pans coupés et les rebords typiques de l'époque Louis XIV.

~ ~

~

SPA MA GRAND'VILLE
Souvenirs spadois de Jean Falize

VII Le retour d'Allemagne et la Libération

« *Rentre en congé. Serai Bruxelles 3 h. Baisers. Jean* » (81) Le télégramme précède de quelques heures l'arrivée de Jean Falize à son domicile le 27 mars 1944.

Il l'avait imaginé bien des fois ce voyage vers Ixelles. « *Je prends le train à la gare de Chemnitz en direction de Bruxelles où j'arrive seize ou vingt heures plus tard ! Vous vous rendez compte, quelle émotion pour moi : la gare du Nord, le tram 10 jusqu'à Ma Campagne, chaussée de Waterloo, rue des Mélèzes... le 84... Toc ! Bonjour ! C'est moi!... J'y rêve nuit et jour à ce retour. Cela fera un an !... Un an au bout du monde !* » (82)

Hélas, la réalité est assez différente. Derrière la porte familiale, ce n'est pas la joie qui l'attend, mais un drame qu'on lui a caché : son père, inerte dans un fauteuil, lui sourit tristement. Le 15 février 1944, Etienne Falize (50 ans) a été victime d'un accident cérébral. Conséquences : une hémiplégie irréversible et une aphasie à peu près complète; l'incapacité définitive de prester un quelconque travail. D'où, en plus du drame humain, d'impossibles perspectives financières. En effet, si Marie-Thérèse est mariée, Pierre et Jean restent à charge des parents.

Autre mauvaise nouvelle que Jean ignorait : tante Titine est décédée à Spa le 9 janvier 1944 -une vingtaine de jours après Mathieu avec lequel elle avait vécu 37 ans. Seule, la grand-mère paternelle, Jeanne Nivelles, qui se rend souvent auprès de son fils à Bruxelles, habite encore la maison spadoise.

Quant à Betty G., à laquelle Jean proposait dans une lettre, en mai 1943, de devenir « Madame Falize » si elle le voulait (83), elle ne l'a pas attendu. La correspondance de Chemnitz le laissait deviner : sous l'influence de sa mère et de sa soeur, Betty avait de plus en plus espacé ses lettres, avant de cesser d'en envoyer. Jean s'était fait une raison.

Dix mois et demi ont donc suffi à bouleverser de façon irrémédiable le cadre familial qui avait assuré une jeunesse, somme toute, heureuse.

N'empêche, la vie doit continuer... Matériellement, on trouve des solutions. La maman, Madeleine (48 ans), devenue, par la force des choses, chef de famille, ne tergiverse pas : elle cherche du travail, et la voilà femme de ménage... Pierre, qui termine l'enseignement secondaire, obtient une bourse d'études grâce à laquelle il pourra entreprendre les études de pharmacie à l'Université comme il le projetait. Quant à Jean, il ne reste chez ses parents que quelques jours, -le temps de trouver un abri sûr pour échapper aux recherches et aux dénonciations. Il n'a, en effet, aucunement -faut-il le dire ?- l'intention de retourner en Allemagne à l'issue de son congé.

La planque, jusqu'au mois de septembre 1944, ce sera le grenier d'un immeuble de la rue du Temple à Bruxelles, à quelques pas du Palais de Justice. Anaïs Lalieux y a installé son atelier de peinture sur soie où elle réalise des foulards. Jean a rencontré Anaïs par hasard, alors qu'elle entrait dans une salle de vente. Elle a tout de suite accepté d'héberger l'évadé dans son atelier. La connivence des deux jeunes gens est totale et désinvolte jusqu'à l'imprudence : quand Anaïs revient d'une course quelconque, elle signale son retour à Jean en sifflant *L'Internationale* au nez et aux oreilles des vieux factionnaires allemands postés dans la rue... Les soldats de la Wermarcht sourient bêtement à la jeune fille : « *Ach ! pelle chournée, n'est-ce bas, mat'moisselle ! Fous foilà pien choyeuse ...* ». Sauf ces derniers, tout le quartier sait très vite que la tête qui pointe de temps à autre hors de la tabatière de la maison du coin est celle d'un "médecin" réfractaire. Et plusieurs fois, durant les six mois qu'il passe là, Jean Falize est appelé par des voisins pour soigner des parents malades...

VIII Journaliste à l'I.N.R.

Dès la Libération de Bruxelles, Jean Falize va trouver du boulot. Pas dans le domaine médical -auquel il a renoncé pour jamais-, mais dans le journalisme parlé. C'est Jean Mogin; qui l'a convaincu de faire acte de candidature. Il vient lui-même d'être engagé à l'I.N.R. (84) « *Une simple recommandation, dit-il, suffit. La plupart des journalistes de la radio sont encore à Londres, et on manque de*

personnel. » Poussé par tous ses amis, muni d'une lettre d'introduction rédigée par une critique d'art (Madame Desprechins, la maman d'une amie d'Anaïs), voilà Jean place Sainte-Croix (85) devant la porte du Directeur Roger Clausse;. Un autre candidat attend également d'être reçu. C'est le jeune homme aperçu à la tabatière : Stéphane Jouravlev, qui fera carrière sous le nom de Stéphane Joura. Roger Clausse fait entrer Jean Falize dans son bureau qui domine le marché de la place. Jean n'a pas de diplôme à montrer, mais Roger Clausse a vite jaugé le prétendant. « *Allez à la fenêtre et racontez-moi le spectacle, comme vous le feriez derrière un micro.* » Jean s'exécute : il décrit le marché de la place Sainte-Croix. Deuxième épreuve: une série de questions "pointues" sur la littérature et le théâtre. Jean, qui a une mémoire d'éléphant, s'en sort bien. Pas de question sur le cinéma. Heureusement : Jean n'a pour cet art qu'un intérêt mitigé. Roger Clausse; conclut l'entretien en invitant Falize à repasser le lendemain pour les formalités d'engagement.

Dernière image de guerre : l'offensive von Rundstedt de décembre 1944 qui fait craindre aux Spadois une nouvelle occupation. Nombre d'entre eux se réfugient à Bruxelles. C'est le cas de René Gilles et de sa famille qui seront hébergés quelques jours chez les parents Falize où Jean les rencontre.

Le 5 septembre 1945, Jean Falize épouse Anaïs Lalieux. Elle sera jusqu'au bout à ses côtés, dans les bons et les mauvais jours, avec leurs deux enfants, Philippe (1946) et Françoise (1950).

A l'I.N.R., d'avril 1945 à 1949, Jean Falize est chargé, entre autres, de l'animation hebdomadaire d'une émission, très vite fort populaire, destinée aux plus de seize ans, *La Tribune des Jeunes* (86). Devise du magazine : "*La vie est belle*". Objectif : insuffler aux auditeurs la passion de la vie par l'humour et la culture. Jean peste toujours contre ceux dont la seule philosophie est le haussement d'épaules, contre la jeunesse rétive à la beauté et à la poésie, qui, faute d'enthousiasme et d'idéal, risque de sombrer, corps et âme, dans la médiocrité. (87) Ça marche. Ça marche au point que le facteur moustachu qui apporte les sacs de courrier des auditeurs à l'I.N.R. menace de demander une augmentation à l'Administration des Postes...

En 1949, Jean reçoit le prix Jauniaux, qui couronne le meilleur reportage de l'année, pour son évocation intitulée "Breendonck, il y a cinq ans" (88).

L'émission avait été proposée sur l'antenne le 4 septembre, -jour où habituellement, à grand renfort de flonflons militaires, on commémore la Libération de Bruxelles. Aujourd'hui, écrit Falize, « *vous entendrez parler d'autre chose. De quelque chose qui était le revers de la guerre, le verso de la victoire. De quelque chose qui mettait une sourdine à la joie et à ses manifestations. Breendonck. Oui, Breendonck, dont le souvenir doit être associé à tous les souvenirs de ces jours lointains où l'on repassait hâtivement des drapeaux, où l'on dressait des arcs de feuillages. Puisque ceux qui séjournèrent entre les murs épais de ce fort transformé en la plus inhumaine des geôles, payèrent d'avance une bonne partie du prix de tous ces 4 septembre, d'hier, d'aujourd'hui et de demain. [...] Il nous est apparu juste et nécessaire de nous incliner cette fois, plutôt que d'agiter encore le mouchoir à vivats... Vous nous direz si nous avons raison.* »

Le talent du journaliste self-made-man convainc et se voit officiellement consacré, quatre mois plus tard, par un Jury qui ne ménage pas ses éloges : « *BREENDONCK, de M. Jean Falize, est un des fragments d'une fructueuse contribution personnelle à la technique du reportage diffusé. Un grand sujet y est traité de manière émouvante et opportune, avec une dignité et une sobriété dignes de tous les éloges. L'accompagnement sonore donne au texte un relief saisissant, en précise l'atmosphère et en souligne toute la valeur. L'ensemble forme une oeuvre dont l'ampleur est à la mesure du sujet, mais qui ne se départit pas un instant de sa magnifique tenue et de son pouvoir d'évocation. Le jury a vivement apprécié toutes ces qualités et exprime à M. Falize ses plus vives félicitations.* » (89)

Pourtant, deux ans plus tard, malgré ces succès -ou, peut-être, à cause d'eux, car la médiocrité est envieuse-, à la suite d'un différend avec Théo Fleischman, le directeur de l'I.N.R. (90), Jean Falize voit la porte de la radio se claquer derrière lui. Au terme d'un long procès, l'I.N.R. sera débouté et condamné à payer, en plus des frais de justice, le salaire de Jean Falize depuis le moment de son départ.

Parallèlement à ses activités radiophoniques qui lui prennent une grande partie de son temps, Jean publie de nombreux articles dans *Alerte* (le journal de

Pierre Bourgeois), *Marginales*, *Pan*, *Micro-Magazine*, *Construire*, *Présence de Bruxelles*, *Quartier Latin*, *Carrefour*, etc. et donne aussi des conférences littéraires au Cercle de Littérature de l'U.C.L. et à l'U.L.B., à l'invitation de Roger Clausse.

Fin 1946, il rédige un essai consacré à Jean Giraudoux (91). Le choix n'est pas surprenant. La vision du monde de Giraudoux et celle de Jean Falize convergent largement. L'un et l'autre regrettent le Paradis perdu de l'enfance, l'un et l'autre s'émerveillent de la poésie du monde. L'un et l'autre sont en quête du bonheur, à l'écart du train-train quotidien et de ses fausses valeurs et loin des certitudes d'immortalité. Leur recherche n'aboutit pas (ça se serait su). Malgré tout, plutôt que l'indifférence ou la fuite, Giraudoux choisit la résignation douce et souriante aux humbles réalités et Falize, une résignation apparente que seul l'humour, tendre ou vengeur, rend supportable. Lorsque l'essayiste évoque l'*Aventure de Jérôme Bardini* (1930), on peut croire que c'est aussi de lui-même qu'il parle. « Jérôme Bardini, un incomparable bréviaire de sagesse poétique. Un livre grave et intelligent, qui, sans avoir l'air, sous d'ingénieux prétextes, posait une bombe à retardement contre le mur d'une civilisation égoïste. Jérôme Bardini, évadé du monde, "cette geôle du bonheur", et qui faisait "des calembours devant la fatalité", ne fut-il pas sauvé du désespoir pour avoir rencontré sur sa route un enfant nu et affamé, l'avoir vêtu, "avoir essayé sur lui les aliments des hommes". Ne fut-il pas sauvé par un acte de charité ? » (92) Ne pas désespérer de tous, croire qu'un changement est encore possible, n'est-ce pas aussi un acte de charité ?

Dans ces années d'immédiate après-guerre, plusieurs événements familiaux transforment l'univers de Jean.

La grand-mère paternelle, Jeanne Nivelles, est décédée en 1949. Pierre a terminé ses études universitaires et s'est marié à son tour (1951). Désormais, plus rien ne retient les parents Falize dans la capitale et, par souci d'économie, ils quittent Bruxelles et s'installent à Spa en juillet 1951 (93), dans la petite maison de la rue Brixhe. Une locataire, Madame Santkin, occupe le rez-de-chaussée et parfume la maison de ses éternelles soupes à la feuille de laurier.

Le couple est généralement bien accueilli, encore que certains, se souvenant de la faillite d'Etienne -les journaux en avaient abondamment parlé, vingt-cinq ans

plus tôt-, les boudent. Etienne Falize est néanmoins bien content de retrouver la ville de sa jeunesse et, malgré sa maladie, pendant deux années, il y renoue avec la joie de vivre, faisant de grandes excursions en auto-stop, buvant du vin rouge, riant aux larmes avec son cousin germain, Maurice Falize (94), qui habite Sous-Bois. Ce dernier, qui vit auprès de sa fille, Suzanne, et de son beau-fils, Guy Jacque, vient chaque samedi passer la soirée rue Brixhe. Le lundi, c'est l'inverse : Madeleine et Etienne montent à Nivezé et, lorsqu'il fait beau, passent de longues heures dans le jardin de leurs cousins.

A la mi-octobre 1953, l'état de santé d'Etienne Falize se dégrade totalement. Il s'éteint le 1er novembre 1953.

Dès lors, la maman de Jean arrange son existence sur un mode qui ne changera plus. Pour occuper ses journées et se rendre utile, elle donne un coup de main au "secrétariat" paroissial, qui traite moins de correspondance administrative et de bondieuseries que de situations sociales difficiles. Elle "décroche" pendant les vacances scolaires pour devenir à son tour "la grand-mère spadoise" des enfants de sa fille et de la fille de Pierre. Madeleine recrée dans sa modeste petite maison la même atmosphère chaleureuse que jadis. Le même programme aussi, car elle aime également les grandes balades dans les bois spadois dont elle ne se lasse pas.

Jean Falize vient de temps en temps dans la Perle des Ardennes; moins souvent qu'il ne le voudrait, car son métier l'accapare. A quelques rares occasions, il réussit à y passer quelques jours en compagnie de Ninette et de leurs enfants. Dans les intervalles, on s'écrit et, chaque jeudi, le *Pourquoi Pas ?* renseigne sa maman sur les dernières activités de Jean.

IX Le Pourquoi Pas ?

En effet, en 1951, Jean Falize a rejoint l'équipe de rédaction du *Pourquoi Pas ?* Il est titulaire de diverses chroniques dans cet hebdomadaire. "*Le Tour des Ondes dans un fauteuil*", qu'il signe "L'homme à l'oreille cassée", en fait le censeur -redouté, paraît-il- de ses anciens collègues de la radio et, à partir de 1954, de la télévision. Dans "*Bruxelles ma grand-ville*", il commente et juge à sa

44^e Année * N° 1653

HEBDOMADAIRE : 7 FRANCS

VENDREDI 31 DÉCEMBRE 1954.

Pourquoi Pas?



Rali

Rodrigue et Chimène
COMME CHEZ VOUS

*A la une du Pourquoi Pas? du 31 décembre 1954,
Jean Falize et Martine Martin.*

manière les événements culturels et mondains de la capitale, tandis que dans "Le Journal d'un journaliste", il rassemble des échos de partout qu'il termine invariablement par un calembour. Il collabore occasionnellement à d'autres rubriques encore, comme la chronique théâtrale "*Entre Cour et Jardin*", sous laquelle signent également Jean Welle ou Georges Sion.

A l'affût de tout, Jean Falize court sans cesse du théâtre au music-hall, du cirque au cabaret, de la maison d'édition à la salle d'exposition. Il interviewe avec la même assurance les importants d'un jour ou les vedettes confirmées. Quelques-uns deviennent des amis. Il n'est pas rare que Léo Ferré, Georges Brassens, Guy Béart ou Serge Creuz passent une soirée chez lui. Beaucoup d'artistes belges lui doivent leur première bonne critique et lui en savent encore gré. Stéphane Steeman me l'a rappelé récemment; Janine Lambotte l'a écrit : « Divine surprise, l'article de Falize intitulé "*La télévisiteuse du soir*", et gratifié d'un dessin de Serge Creuz, était tout à fait amical. [...] On m'excusera de rappeler cet article tant d'années plus tard. Parmi d'autres, souvent beaucoup moins aimables, il me fait encore bien plaisir. » (95) Par contre, quelques Oronte, victimes d'un de ses "mots" assassins, restent irréconciliables.

Des Oronte parfois menaçants. Lors d'une première, au Théâtre de Poche, un journaliste très réputé qui a été égratigné dans plusieurs articles par Jean Falize, reconnaît son censeur dans la foule. La colère lui monte au nez; il joue des coudes pour se frayer un chemin jusqu'à lui, hurlant : « *Falize, je vais te casser la gueule !* » Ledit Falize, pas très rassuré, continue d'avancer vers la salle. Ses amis qui l'entourent craignent le pire: le forcené se rapproche. A ce moment, Jean se retourne à demi et lance : « *Monsieur, si vous continuez de proférer des menaces, je vais être obligé de déposer plainte contre inconnu* ». Assassiné par le "mot" et les rires, l'agresseur bat en retraite et disparaît, vert de dépit.

Dans les bistrotts enfumés, dans les coulisses des théâtres ou des cabarets, Jean prend force notes sur des bouts de papier, des pochettes d'allumettes. C'est la nuit, dans le salon, qu'il rédige ses articles. Il en cherche longuement le titre, mais cela fait, l'article coule sur le papier. Il le retravaille quelque peu, changeant un mot ici et là. A cette époque, le journalisme est "littéraire", et Jean Falize est exigeant de ce point de vue.

En dehors des chroniques habituelles, il est sollicité également pour d'autres pages. Il imagine ainsi, en collaboration avec Martine Martin, une sorte de feuilleton hilarant qui raconte, semaine après semaine, les scènes de ménage où s'affrontent Rodrigue et Chimène -deux jeunes mariés très contemporains, malgré leurs noms. Chacun des partenaires, à son tour, raconte la "scène"; et chacun a raison: Rodrigue (Jean Falize) et Chimène (Martine Martin) excellent dans l'esprit et la mauvaise foi. Un livre, *Chimène as-tu du coeur ?*, illustré par Serge Creuz, recueille cette saga des couples ordinaires (96). Publication qui vaut aux deux auteurs l'honneur rare d'être caricaturés à la une du *Pourquoi Pas ?* le 31 décembre 1954.

Le journaliste Falize n'était pas cependant qu'un brillant échetier, un critique subtil et un maître ès jeux de mots. Envoyé spécial du *Pourquoi Pas ?* au Congo belge, après les graves émeutes du début janvier 1959, il envoie de là-bas des reportages qui font beaucoup de bruit. Pendant une quinzaine de jours, Jean Falize circule dans Léopoldville; il interroge les coloniaux (armés jusqu'aux dents), questionne les autorités locales (plus loquaces que le Gouverneur général), accompagne un groupe de policiers au coeur d'une violente échauffourée dans la Cité indigène de Ngrigri. Il s'entretient avec Patrice Lumumba, chef de l'ANC, et croise Joseph Kasavubu, leader de l'Abako, détenu dans un camp militaire (97). Son opinion est bientôt faite. Quoique les communiqués officiels et les journaux -par ordre- répètent inlassablement : "normalisation", "retour à la légalité", il est trop clair que la situation reste explosive. « *Je sais à présent ce que vaut cette paix apparente, je sais qu'il faut toujours regarder où l'on jette son allumette -comme je savais depuis les routes minées dans l'Ardenne de 1944, qu'il faut toujours regarder où l'on met les pieds.* » Fâcheuse, cette vérité. Les autorités belges de Léopoldville, furibardes, dénoncent, dans *Le Courrier d'Afrique*, les "élucubrations" du reporter du *Pourquoi Pas ?* A Bruxelles, M. Fernand Demany, rédacteur politique au Peuple, lance une attaque véhémement contre le journaliste, qualifié de « Tartarin », et contre son journal. Un mot "spirituel" situe la qualité de l'argumentation : « Il est des valises, écrit M. Demany, dont il est préférable de ne jamais révéler le contenu ». Le *Pourquoi Pas ?* réplique, comme il convient, et enfonce son confrère dans le ridicule (98). Aujourd'hui, l'Histoire a tranché. Jean Stengers ne manque pas de souligner que l'envoyé spécial du *Pourquoi Pas ?* est

l'un des seuls journalistes qui a gardé les yeux ouverts.

Jean Falize n'est pas dupe de la comédie humaine, et il se distancie autant qu'il peut de "ces gens-là", comme les poètes qu'il n'a jamais cessé de fréquenter et qu'il côtoie maintenant pour de bon. Il n'est pas à une plaisanterie ou à une mystification près pour faire un pied de nez au conformisme social qui emprisonne notre liberté de vivre.

Armand Bachelier, dans un billet qu'il lira à la R.T.B. le lendemain du décès de Jean (99), rappelle l'une de ces incartades, sans toutefois l'élucider : « *Ce voyageur en chambre, dit-il, voyait l'aventure au coin de son imagination. Sa rencontre avec Lucky Luciano demeure à ce jour une bizarrerie journalistique.* » René Henoumont, dans *Des amours de papier*, a levé le voile : Jean Falize devait soi-disant « *rencontrer un truand lié à la mafia et au trafic de drogue, un bossu d'une incroyable méchanceté (l'aurait-il inventé ?). Il passa huit jours dans un palace napolitain -en galante compagnie- et revint avec un reportage exceptionnellement documenté. Dommage pour lui, on avait déjà reçu ce texte à la rédaction : c'était un dossier de l'Unesco !* » (100)

Cette désinvolture n'est pas sans risque. Raymond Naegels, le directeur du *Pourquoi Pas ?* qui a, certes, beaucoup d'estime pour Jean Falize, ne peut pas tout lui passer. Une chose est impardonnable aux yeux du patron de l'hebdomadaire: que "ses" rédacteurs, liés au journal par un contrat d'exclusivité, collaborent à d'autres publications. Jean Falize, toujours démangé par l'envie d'écrire, oublie plusieurs fois cet interdit. Quand Pierre Davister -ex-journaliste du *Pourquoi Pas ?* crée *Spécial*, Jean est tout près de lui vendre sa plume. Il se ravise, mais Naegels ne décolère pas : il sanctionne Jean Falize en le mettant "à la ligne", comme un simple pigiste.

Désinvolture encore vis-à-vis de l'argent : Jean Falize ne tient pas ses comptes et vit largement au-dessus de ses moyens. Son contrôleur des contributions, qui a le sens du devoir mais pas celui de l'humour, ne fait pas montre d'indulgence. Dès lors, retour de manivelle : pour faire face aux échéances, ce sont les travaux forcenés : Jean Falize ne rédige pas moins de six papiers hebdomadaires pour le *Pourquoi Pas ?* et il assure en même temps, de 1960 à 1965, une collaboration quotidienne à l'émission "*Actualités de Midi*" de la

RTB-Radio. Il est à l'affût aussi de tous les contrats qui pourraient assurer, ne fût-ce que très momentanément, sa tranquillité .

Guy Peeters

NOTES

- (81) Télégramme déposé à Liège le 27 mars 1944.
- (82) Lettre LXXX, 18 février 1944.
- (83) Lettre III, 26 mai 1943.
- (84) La R.N.B. redevient officiellement l'I.N.R. par l'Arrêté Royal du 14 septembre 1945.
- (85) Rebaptisée depuis "place Flagey".
- (86) Ses collaborateurs sont Gustave Rosten, Janine Modave et -à partir de 1949-, Dina Doms.
- (87) Texte paru dans l'U.C., journal de la Société générale bruxelloise des étudiants catholiques (mai 1952)
- (88) Le reportage sera rediffusé le 27 décembre 1949 à l'issue d'un concert de Gala, dirigé par Daniel Sternefeld, et avant la remise officielle du prix René Jauniaux 1949 par MM. Théo Fleischman, administrateur-directeur général de l'INR et Auguste Buisseret, ministre des Travaux publics. - René JAUNIAUX (pseudonyme : Jacques Le Nicel) était un journaliste du *Face à Main*, tué en reportage en Allemagne le 14 avril 1945. Le journal *Le Face à Main* et le père de la victime, créèrent le "Prix René Jauniaux" en 1945 pour récompenser chaque année le meilleur reportage écrit, photographié, cinématographié ou radiophonique, publié ou diffusé dans la presse belge de langue française. En 1945, le prix fut attribué à Georges Linze et à Albert Bouckaert; en 1946, à Alain Colinet (Guy Mertens); en 1947, à Robert Demarcelle; en 1948, à Robert Demarcelle.
- (89) in *Le Face à Main*, n° du 24 décembre 1949.
- (90) Administrateur-directeur-général de l'I.N.R. de 1937 à 1953.
- (91) Jean Falize, *A la recherche de Jean Giraudoux*, La Sixaine, 1946. - Giraudoux est décédé le 31 janvier 1944.
- (92) *A la recherche de Jean Giraudoux*, p. 19.
- (93) Carte d'identité d'Etienne Falize : 6 juillet 1951.
- (94) Ernest, le père d'Etienne Falize, avait une soeur -tante Titine- et deux frères.

L'un d'eux, Alfred, était le père de Maurice Falize (1897-1973)

- (95) Janine Lambotte, *Janine Lambotte raconte*, Didier Hatier, 1992 - p. 58
- (96) Texte publié dans le *Pourquoi Pas ?* en collaboration avec Martine Martin, du 31 décembre 1954 au 3 juin 1955 - Le livre est préfacé par Jean Welle, rédacteur en chef du *Pourquoi Pas ?*, et illustré par Serge Creuz.
- (97) Quatre articles, intitulés "*Noirs sur Blancs*" ont paru dans *Pourquoi Pas ?*, du 23 janvier 1959 au 13 février 1959.
- (98) Dans ses numéros des 6, 13 et 20 février 1959.
- (99) Armand Bachelier - Texte en annexe.
- (100) René Henoumont, *Des amours de papier, Mémoires impertinentes*, Duculot 1990, p. 172.



Jean Falize et ses livres

OPÉRATION "WOOF WOOF"
Chiens parachutistes américains destinés aux combats
1944-1945

I Préambule

Fin 1943, alors que le colonel Elliot Roosevelt dirigeait l'Unité de Reconnaissance photographique pour l'Afrique du Nord au cours de l'invasion de la Sicile (opération TORCH), il effectua un voyage retour vers les Etats-Unis au départ de l'Angleterre à bord d'un appareil du Commandement de transport aérien. La chose serait probablement passée inaperçue si son compagnon n'avait été un grand chien, un bouledogue anglais. La presse critiqua la chose: un chien occupant la place d'un militaire! Comme conséquence, des ordres furent donnés. En aucune circonstance des chiens ne pourraient plus être transportés en même temps que des passagers sur les appareils ATC ou militaires.

Simultanément un autre ordre fut donné de faire exception à cette décision en faveur de la Division de l'Atlantique Nord du commandement de transport aérien du major général Harold George. Son unité arctique de recherche et de secours, avec son état-major à Presque Isle (Maine) utilisait de nombreuses équipes de chiens de traîneau et de conducteurs. Elles étaient basées sur des champs d'aviation du Canada, de l'est du Manitoba, du Labrador et de Terre-Neuve ainsi que du Groenland, le long des routes aériennes vers la Grande-Bretagne. Souvent des avions affrontaient des conditions de gel ou tout simplement s'égarèrent et atterrissaient en catastrophe dans des régions écartées. Les attelages de chiens de traîneau étaient le seul moyen d'atteindre les endroits de chute au cours de l'hiver.

Suite à des difficultés rencontrées en 1943 lors d'un sauvetage dans le Labrador, on décida, afin d'accélérer les secours aux endroits d'accès difficile, de larguer en parachute des équipes d'attelages de chiens de traîneau.

Au début janvier 1945, après la libération de Bastogne, le 12^{me} Groupe d'Armée du général Bradley s'engagea vers l'est à partir des Ardennes. Au nord

combattait la 21^{me} Groupe d'Armée du maréchal Montgomery et au sud le 6^{me} groupe d'armée du général Dever. Le groupe Bradley comprenait la première armée du général Hodges à l'aile gauche et la troisième armée du général Patton à l'aile droite. L'une de ces armées ou bien toutes les deux devaient pénétrer au-delà de Losheim dans la Schnee Eifel qui s'étendait sur plus de 12 miles en Allemagne à l'est de Saint-Vith.

Le 13 janvier, le général Patton quitta son quartier-général de Luxembourg pour Bastogne où il fut rejoint par le général Middleton et gagna Saint-Vith, "la ville la plus complètement détruite qu'il ait vue depuis "la première guerre mondiale". Sur le chemin de retour les deux généraux inspectèrent les positions des 87^{ème} et 4^{ème} divisions d'infanterie, au flanc nord de la 3^{me} armée, Patton s'inquiéta des nombreux pieds gelés et pieds de tranchée et craignit qu'il ne s'en produisît en plus grand nombre. Cette inquiétude était fondée. Chaque jour depuis le début de janvier la couche de neige s'était épaissie. Les chars et les camions se bloquaient sur elle et sur la glace compacte. Une progression de deux miles par jour était considérée comme une avance majeure.

Un des problèmes était la lenteur de l'évacuation des blessés dont beaucoup présentaient des gelures. Les brancardiers étaient fréquemment enlisés et isolés dans la neige et on s'attendait à voir la situation empirer pour ces unités de la 3^{me} et de la 1^{ère} armées qui pénétraient dans l'Eifel.

L'expérience de la 90^{me} division d'infanterie de la 3^{me} armée de Patton n'est qu'un exemple de ce problème. Avant la mi-janvier, la division quitta Bastogne en direction nord-est, se dirigeant vers la rivière Our, au sud de Saint-Vith. Les statistiques médicales du 358^{me} régiment d'infanterie pour les 16 et 17 janvier indiquent que 22 hommes reçurent des soins au poste de secours: 2 pour maladie, 9 pour blessures, un pour épuisement au combat et 10 pour pieds gelés.

Ce fut une période difficile pour les brancardiers. Partout le sol gelé était couvert d'un pied au moins de neige au cours de la progression vers la rivière Our, elle-même figée par la glace et dissimulée sous la neige. Le 29 janvier le bord de la rivière fut repéré par un éclaireur du 2^{me} bataillon. Il le découvrit en

balayant la neige avec les mains.

On ne sait pas qui le premier émit l'idée que des attelages de chiens de traîneau pourraient seconder les brancardiers dans les régions de neige épaisse. Quoi qu'il en soit, la suggestion fut émise par le quartier-général de Patton; par le canal du SHAEF elle parvint à Washington où elle fut immédiatement acceptée. L'autorisation d'envoyer par avion des attelages de chiens de traîneau vers la France fut alors donnée à l'Air Transport Command du major général Harold George.

Le colonel Vaughan à Presque Isle (Maine) reçut l'ordre de regrouper les moyens en hommes et en matériel sur les champs d'aviation du Labrador, de Terre-Neuve et du Groenland: 23 attelages de 9 chiens chacun et de leurs conducteurs.

(suit dans le texte de M. Rex Shama la liste des officiers et des soldats qui devaient accompagner Vaughan en Europe, tous des spécialistes des activités de neige)

Le rassemblement devait se faire à Prestwick, en Ecosse. Les avions transporteurs devaient voler à une altitude de 11.000 pieds afin que les chiens soient rendus plus calmes par le manque relatif d'oxygène. Un second vol devait conduire hommes et attelages d'Ecosse à Orly et un troisième dans la région de Liège.

Le code secret sous lequel l'opération avait lieu fut la cause d'un curieux quiproquo. Le message arrivé à Prestwick disait "Attendez Woof-woof et accompagnants sur le chien de maison du mess". Le commandant de la base jugea qu'un message aussi occulte ne pouvait rien annoncer d'autre que l'arrivée du Président Roosevelt. A ce moment Roosevelt et l'équipe présidentielle se trouvaient à bord du vaisseau Quincy qui avait quitté l'Afrique du Nord et cinglait vers Malte pour une entrevue avec Winston Churchill.

Lorsque le 4 février, le C 54 roula au sol sur le "tablier" du parking d'Orange Field à Prestwick, il y avait des M.P. en casques et gants blancs alignés au garde-à-vous non loin du commandant de la base et de son état-major. La surprise vint une minute plus tard lorsque la rampe d'accès fut amenée contre

l'avion et que la porte fut ouverte. Des chiens se ruèrent en aboyant à travers l'ouverture et dévalèrent la rampe, suivis de près par leurs maîtres. ce fut un moment embarrassant pour le commandant de la base et pour le colonel Vaughan.

Un autre avion quitta Terre-Neuve le 7 février, transportant six attelages, mais les conditions atmosphériques l'obligèrent à se poser d'abord au voisinage de Marseille. Finalement personnel et équipages furent rassemblés à Orly.

II Evénements à Spa et en Europe

Le général Hodges avait regagné Spa le 28 janvier pour réinstaller le quartier-général de la première armée à l'Hôtel Britannique (ce Q.G. avait été évacué à 22 h. le 18 décembre 1944 vers Chaudfontaine). Le 2 février le général Bradley rencontra à Spa le général Patton. Les plans d'offensive des 1ère et 3ème armées du 12ème groupe d'armée de Bradley avaient comme objectif l'occupation d'une longue partie de la rive ouest du Rhin entre Cologne et Coblenze. Il fut décidé de rassembler à Spa les chiens et leurs maîtres. Durant la première semaine de février la ligne de bataille traversait trois régions contrastées. La première, celle des Hautes Fagnes, culminait à une altitude de 2.500 pieds. La seconde, celle de la forêt de Hürtgen, au sud-est des Hautes Fagnes, était une plaine. Plus au sud, à l'est de Saint-Vith, on trouvait le Schnee Eifel.

Le 9 février firent escale à Orly neuf C 47 basés à Chartres: ils venaient embarquer les hommes et les chiens du colonel Vaughan pour les conduire au champ d'aviation A 43 situé à l'ouest de Liège. Malgré de mauvaises conditions d'atterrissage résultant de la gelée, le transport réussit et, après une nuit passée dans un abattoir, maîtres et attelages furent conduits en camion à Spa. Le choix du site d'hébergement se porta sur le domaine du château d'Alsa, situé à un mile au sud de Spa.

Officiers et hommes de troupe furent logés au château. Le colonel bénéficia d'un état-major à l'Hôtel Britannique, voisin du Q.G. du général Hodges.



Spa — Promenade des Fontaines

Grand lac, château d'Alsà

Nels, Bruxelles Serie 27, No. 62



79. Spa. Avenue de Barisart, Villa d'Hoctaisart.

Pap. Califice, Spa.

III Quelques précisions sur l'hébergement des attelages à Spa et sur leur destination

L'hébergement se fit donc dans le domaine du château d'Alsa, d'une superficie d'environ 25 Ha. On trouvait là le château proprement dit qui dominait un étang, une conciergerie à l'entrée, et deux constructions situées au fond du parc. L'ensemble était entouré de zones boisées et de zones de gazon. Ce complexe était situé au sud de Spa, en direction de La Gleize, à 1,5 km. du centre de la ville, dans une région à densité d'habitation faible.

Ce château fut construit en 1870. En juillet-août 1872, le propriétaire Ernest Gambart eut l'honneur d'y héberger le compositeur français Gounod qui y organisa plusieurs soirées musicales.

Le comte Adrien van der Burch, qui fut jusqu'en 1940 commissaire du gouvernement pour la région de Spa et des Fagnes, occupa le château et y reçut le roi Léopold III.

De début 1942 à début 1944 la propriété, réquisitionnée par les autorités allemandes d'occupation, abrita une école de la Hitler Jugend. Après l'arrivée des Américains en septembre 1944, on trouva au même endroit un service secret de photographie aérienne dépendant directement de l'Etat-Major de la 1ère armée U.S. installé à l'Hôtel Britannique. Par la suite, le domaine rendu à la vie civile fut le théâtre de manifestations diverses, comme moto-cross ou cyclo-cross. Le château subit diverses dégradations jusqu'à ce qu'un hôtel-restaurant y fut installé en 1992. Ces activités ont malheureusement cessé depuis quelques mois.

Nous en étions à l'arrivée à Spa des équipages de traîneaux. Aux chiens fut attribué une des deux constructions érigées dans le parc, le chalet que Monsieur Rax Shama appelle "une écurie de fantaisie". Deux jours plus tard, ces équipes étaient divisées en trois groupes. Le premier de ces groupes fut envoyé à la première armée, le second fut envoyé à la 3ème armée et le troisième resta en réserve à Spa avec le colonel Vaughan et son état-major.

Les six attelages retardés par l'escale forcée de Marseille furent attribués à la

87ème division d'infanterie de Patton. Ces chiens furent postés derrière l'infanterie au combat et devant les canons. Le bruit des pièces d'artillerie énerva ces chiens qui hurlèrent durant plusieurs jours avant de se calmer. Il n'y eut pas assez de neige pour pouvoir utiliser ces attelages.

Des attelages originaires du Groenland furent adjoints à la division de parachutistes qui se trouvait au flanc sud de la première armée. La neige étant tombée sur un sol humide, la couche était trop mince pour pouvoir supporter le poids des traîneaux. On ne recourut jamais à eux pour des sauvetages.

Quant aux attelages restés à Spa en réserve, on ne put les atteler aux traîneaux par insuffisance de neige. On maintint les bêtes en bonne forme physique en leur faisant remorquer des jeeps sur les routes. Les habitants du voisinage en conclurent que ces véhicules américains devaient fréquemment souffrir de pannes mécaniques.

Au début du mois de mars, lorsque la 1ère et la 3ème armée eurent conquis le territoire au-delà de Losheim et de Saint-Vith, à travers le Schnee Eifel jusqu'au Rhin, les attelages de chiens n'avaient plus aucune utilité. Leur retour fut plus laborieux que leur voyage aller. On les rassembla à la mi-mars près de Saint-Vith où ils attendirent les camions qui devaient les conduire au Havre. Là, ils furent embarqués sur le vaisseau Robin Locksey qui atteignit New York au cours du mois d'avril. De New York ils furent ramenés à leurs lieux d'origine respectifs: dans le Maine, au Canada et au Groenland. Quant au chalet qui avait abrité les chiens à Spa, il est toujours debout, en très piteux état, entouré de toutes parts d'une végétation exubérante.

Ainsi se termine la saga de Woof Woof.

IV Témoignages recueillis par l'auteur de l'article

a- M. Charles Close, né en 1936

Au début de 1945 - j'avais donc 8 ans - avec des amis j'allais souvent jouer chez les Américains au domaine du château d'Alsa, qui se trouvait à 1 km. seulement de chez moi. Je me souviens - ce devait être au début de février - que

le temps était très froid et que la couche de neige au sol avoisinait les 50 cm. De nombreux chiens de traîneau étaient attachés par groupes sur les pelouses ainsi qu'aux arbres devant le château. Ils étaient très turbulents. Ils ont séjourné là un bon mois puis je ne les ai plus vus.

-b- M. Gilbert Grignard, né en 1931

Je confirme ce que dit Charles Close. J'ajoute cependant que d'autres chiens se trouvaient dans un bâtiment du fond du parc. Ces chiens étaient farouches et bagarreurs. Quant aux soldats U.S. lorsqu'ils nous apercevaient, ils nous donnaient des friandises puis ils nous chassaient.

-c- M. Gilbert Bontemps, né en 1912

Je suis d'accord avec les deux déclarations qui précèdent. A cette époque, je me rendais très souvent au château d'Alsa dont mon frère, décédé il y a deux ans, était concierge. A début de février 1945 je pense, j'ai vu sur la route enneigée, juste devant le château, une meute de chiens esquimaux tirant une jeep dont le moteur ne tournait pas. Un soldat U.S. était au volant. Par la suite, en raison des pluies abondantes, la neige a rapidement fondu. Quant aux chiens, je ne les plus revus.

-d- M. André Bouchoms, né en 1931

Je ne me souviens pas des chiens du château d'Alsa. J'ai consulté le livre "Spa et les Américains" de Georges de Lame, décédé en 1983 qui à l'époque était représentant de la Ville de Spa auprès des forces américaines et j'y ai relevé les points suivants:

- L'offensive von Rundstedt a été déclenchée le 16.12.1944. Dans la population règne aussitôt la crainte de voir revenir les Allemands.
- L'état-major de la 1ère armée américaine, installé à l'Hôtel Britannique, a quitté Spa le 18 décembre dans l'après-midi.
- Le 26 décembre, Spa a été bombardée, vers 10 h., par un avion allemand en trois endroits. Deux civils furent tués et les dégâts furent importants.
- Il a gelé du 24 au 30 décembre 1944. Ensuite il a neigé jusqu'au 10 février 1945. La hauteur de la neige atteignit 50 cm. Le 25 janvier 45 la température descendit à 19° sous zéro.



Le ménage Santilman-Bourguignon avec leur fils aîné et leurs amis américains

-e- Mme Marie-José Bourguignon, Vve René Santilman, née en 1915

Au début de 1945, j'habitais à 200 mètres du château d'Alsa. Je me souviens qu'en février il y avait dans l'enceinte du château de nombreux chiens. J'en ignore le nombre mais je puis affirmer qu'il y en avait de cinq ou six races différentes, du plus petit au plus grand. Tout comme M. Bontemps j'ai vu une troupe de chiens remorquant une jeep à bord de laquelle se trouvaient au moins six soldats U.S. Si j'ai bonne souvenance il n'y avait ce jour-là que très peu de neige. Par contre il faisait très froid.

Je vous signale aussi que le château abritait, outre les maîtres de chiens, d'autres militaires U.S. d'un service secret de photographie aérienne relevant de l'état-major de la 1ère armée. Des soldats de ce service venaient souvent chez moi, comme en témoignent les deux photos que vous avez photocopiées, qui furent prises devant la maison en mars 1945. Sur l'une d'elles, je suis en compagnie de mon fils, de mon mari, du soldat Morris (voir flèche et de trois autres militaires. Je suis toujours en relation par courrier correspondance avec l'un d'eux, M. Morris R. Rambo, de Paris (Illinois), U.S.A.

L'auteur de *Pulse and Repulse* a pris contact avec ce monsieur Rambo. Il apprit ainsi que ce dernier appartenait au 654ème bataillon topographique du génie qui tenait à jour les cartes des opérations de la 1ère armée. Cette unité séjourna à Spa dès le 30 septembre 1944 et elle se replia le 18 décembre, en même temps que le général Hodges, sur le quartier-général arrière de la 1ère armée, non loin de Liège.

-f- M. Esch Johnny a transmis à l'auteur deux photos où l'on voit des soldats américains tenant en laisse des chiens.

F. Mathieu

SOURCES:

- 1- Extraits du chapitre de l'ouvrage de H. Rex Shama intitulé *Pulse and Repulse, Troop Carrier and Airborne Teams in Europe during World War II*, Eakin Press.
- 2- Travail de Jean de Walque consacré à Ernest Gambart, in *Histoire et Archéologie Spadoises*, décembre 1976
- 3- Informations recueillies à Spa et dans la région par l'auteur de l'article.



7. Vase en forme de balustre. Vue du Théâtre du Waux-Hall (Théâtre Royal du Parc, Bruxelles).
Manufacture Fr. Th. Faber, Bruxelles 1818-1847. Mus. Com. Brux. Cop. IRPA-KIK Brux. 98255.

LES WAUX-HALL

(suite)

LE WAUX-HALL DE BRUXELLES

La renommée du Vauxhall de Londres fit que les établissements semblables d'assemblée, de jeux, de concerts et de bals furent baptisés de ce nom en Grande Bretagne et sur le continent.

Ainsi en est-il du Waux-Hall du Parc de Bruxelles qui a fait l'objet d'une étude de l'historien d'art G. J. Bral (29) (ill. 7).

Le Waux-Hall fut construit dans le Parc de Bruxelles en 1780 à l'initiative des frères Bultot sur les plans de l'architecte Louis-Joseph Montoyer (1747-1811). Il s'agissait en fait d'un complexe de style Louis XVI, appelé Waux-Hall et comprenant un théâtre en forme de rotonde uni par une galerie à colonnes à un bâtiment rectangulaire appelé plus tard le café Velloni et onze pavillons. Ces petites constructions étaient appelées à des fins commerciales: parfums, bijoux, livres, gravures, colifichets et antiquités.

Le Waux-Hall reçut nombre de visiteurs illustres: le gouverneur autrichien, le Prince Albert de Saxe-Teschen et l'archiduchesse Marie-Christine y reçurent en 1783 le comte d'Artois, futur Charles X. L'Empereur Napoléon et l'Impératrice Joséphine y honorèrent un festin grandiose.

A partir de 1820, la Ville de Bruxelles loua le complexe du Waux-Hall à plusieurs locataires qui y apportèrent des modifications. Charles Vanderstraeten (1771-1834), architecte en chef du roi Guillaume I transforma le café-restaurant Velloni en une grande salle de bal en style Empire tardif, conservée aujourd'hui encore. Elle contient quatre cariatides du sculpteur parisien François Rude (1784-1855).

La seconde moitié du XIXe s. vit de nombreuses transformations et agrandissements éclectiques affecter le Waux-Hall, lui faisant perdre complètement son unité architecturale classique.



VIEUX WAUX-HALL



8, 9. Le kiosque à musique du
Waux-Hall de Bruxelles 1911,
rest. 1988.
Photos de l'auteur 1991.

10. Le Vieux Waux-Hall
de Nivelles 1826-1893.
11. Le 2^e Waux-Hall
de Nivelles 1893-1940.
Photos Mus. Archéologique Nivelles.

En 1892, on construisit même un kiosque mauresque démoli en 1913 pour faire place à un autre kiosque à musique monumental dû à l'architecte Malfait. Une salle d'exposition fut encore ajoutée en 1905.

Le théâtre du Parc de 1780 en forme de rotonde fut camouflé par des constructions dans la 2ème moitié du XIXe s. et les façades furent modifiées sur les projets de l'architecte Beyaert (1823-1894).

Le Café Velloni fut défiguré par les extensions et les petits pavillons commerciaux disparurent vraisemblablement vers 1820.

Les modifications intervenues dès 1913 suivant les plans de l'architecte François Malfait (1872-1955) déterminent en grande partie l'aspect actuel du Waux-Hall. Une galerie en treillage de lattes de bois de style Louis XVI fut construite le long du bâtiment Velloni.

Les façades du kiosque monumental furent décorées de ces lattis qui étaient utilisés dans le parc de Versailles au XVIIIe s. Ces treillis en bois de châtaignier étaient peints en vert-de-gris.

Le complexe fut réquisitionné pendant la guerre 1914-1918 pour servir de mess aux officiers allemands. En 1921, le Waux-Hall fut de nouveau accessible au public.

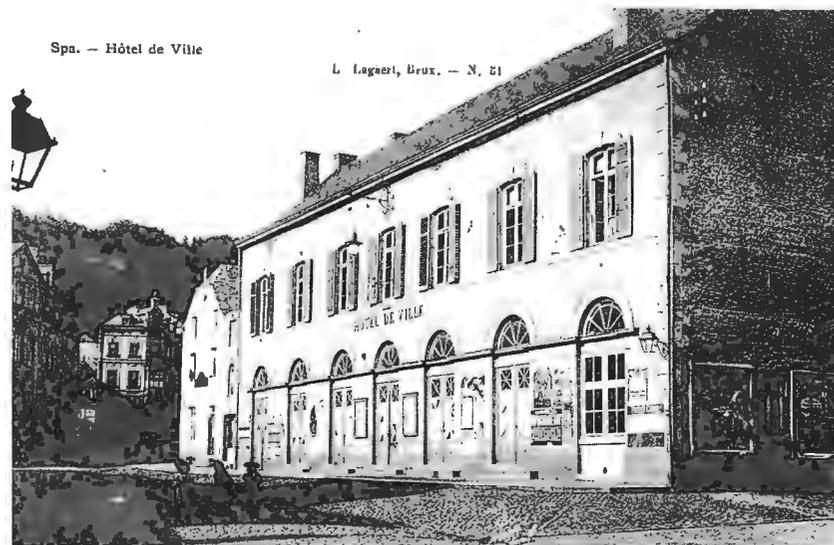
Le kiosque à musique fut encore utilisé en 1933 pour un concours d'accordéon. Complètement abandonné, il a été loué en 1987 au baron Eric d'Huart par la Ville de Bruxelles par un bail emphytéotique. Ce dernier l'a fait restaurer en résidence par l'architecte Johan Van Dessel, l'avant-scène du petit théâtre étant maintenue (ill. 8, 9).

La Région Bruxelloise a décidé de classer ce kiosque ainsi que les deux monuments voisins de l'ancien Waux-Hall: le Théâtre Royal du Parc et le Cercle Gaulois (30, 31).

Le kiosque à musique représente actuellement le symbole du Waux-Hall de



12. Nivelles. Le nouveau Waux-Hall 1982. Phot. Bur. Inform. Synd. Initiatives et de Tourisme de Nivelles.



13. Spa: Ancien hôtel de ville, 1842-1941, vers 1900, rappelant le 2^e Waux-Hall de Nivelles, 1826-1893.



THEUX — Casino du Waux-Hall.
Appelé aussi Waux-Hall champêtre à Theux, créé en 1784 pour recevoir les nobles qui étaient empêchés de jouer à Spa à cause de l'interdiction lancée par le prince-évêque contre Levoz qui avait construit une salle de jeux à Spa.

E. Desaix, édité. Brux. - Remond Inters

14. Le Waux-Hall champêtre de Theux 1^{re} moitié du XX^e siècle.



15. Le Waux-Hall de Mons, 13 avril 1995, photo de l'auteur.

l'architecte Malfait. Il ne manque que le treillage en bois sur la façade pour rendre au bâtiment son lustre de 1913.

LE WAUX-HALL DE NIVELLES

Nivelles, la cité des Aclots, a connu trois Waux-Hall successifs. Le premier Waux-Hall situé rue Ste Anne fut construit sur l'emplacement de la halle aux grains et poids publics dont la construction fut approuvée le 20 août 1357. Cette halle fut détruite au début du XVIIe s. et reconstruite en 1613.

L'érection d'un nouveau bâtiment de style néo-classique fut décidée le 21 mars 1826 pour servir de salle de fêtes, le rez-de-chaussée abritant le bureau des taxes municipales et de poids publics et même de remise de matériel d'incendie (1846) (ill. 10).

Ce bâtiment désigné sous le nom de vi Foc-Sâl fut démoli en 1893 (8). L'architecture latérale rappelle l'Hôtel des Bains de Spa, rue de l'Hôtel de Ville, inauguré en 1827 sous le régime hollandais, désaffecté en 1842 pour être transformé en Hôtel de Ville jusqu'en 1941 et être démoli après la dernière guerre pour l'installation d'un parking (32 p. 133, 136; ill. 13).

Le deuxième Waux-Hall fut inauguré le 1er octobre 1893 dans la rue de Charleroi . Il fut construit en Modern Style sur les plans de l'architecte Charles Licot à la place de l'ancien hôpital et de la première église St Nicolas (ill. 11). "Il contenait une somptueuse salle décorée par Alban Chambon pouvant accueillir plus de mille spectateurs. Concerts, spectacles de variété, conférences, comédies et tragédies, activités culturelles, politiques, scolaires et autres s'y sont succédés à un rythme effréné" (8).

Ce magnifique édifice fut écrasé sous les bombes les 14 et 15 mai 1940, en même temps que tout le centre de Nivelles.

Ayant le sens des traditions, les Nivellois ont transmis le nom illustre de Waux-Hall au vaste bâtiment moderne et polyvalent inauguré le 10 septembre 1982, place Albert Ier au coeur même de la sympathique cité du Brabant Wallon.



16. Entrée de Theux en venant de Spa. A gauche, le Waux-Hall ; à droite la chapelle disparue du couvent des Dominicaines. Peinture XIX^e s. Musée com. de Spa. Copyright IRPA-KIK Bruxelles. 25111.

Il est l'oeuvre des architectes F. Aron, F. de Becker et P. Putteman (33). A la mesure des autres constructions de cette place, ce bâtiment aux larges baies vitrées est constitué de segments contigus coiffés de toitures d'ardoises dénivelées à deux pans (ill. 12).

Il contient une salle de spectacle pouvant accueillir plusieurs centaines de personnes, un plateau mobile, 24 loges d'artistes individuelles et collectives, un foyer des artistes, des salles de répétition, de réunions ou d'expositions, une bibliothèque, une cafétéria ainsi que le bureau d'information du Syndicat d'Initiative et du Tourisme de la Ville.

Le Waux-Hall est le siège de nombreuses activités: congrès, spectacles, de ballet, opéras, théâtre, concerts, conférences, projections de films (8).

Le village d'Ittre possédait aussi une salle des fêtes dénommée Waux-Hall dans la rue Haute (34, 35).

LE WAUX-HALL CHAMPETRE DE THEUX

Le succès de la Redoute et du Waux-Hall de Spa incita la création d'une maison de jeux et de divertissement à Theux, charmante localité distante de neuf kilomètres de sa brillante voisine.

Voici la description donnée le 20 juin 1784, jour de l'ouverture:

"Une cour fermée d'une grille, avec deux pavillons sur ses coins, sont le devant de cet endroit, dans lequel est un grand salon surmonté d'un dôme qui donne son jour dans le salon. Des cabinets de verdure de différente manière, une rotonde de charmille, un labyrinthe, composent ce Vaux-Hall champêtre et intéressant par la variété de sa vue." (19 p. 172)

La société pouvait s'y rafraîchir et se restaurer, admirer parfois des attractions, danser au son de l'orchestre et fréquenter les "tables de jeux de commerce" qui sont des jeux de cartes entre trois, quatre et jusqu'à neuf personnes. (5)

Cette belle assemblée est dispersée le 5 août 1785 par mandement du Prince-Evêque de Liège. Ne pouvant organiser des jeux de hasard, le Waux-Hall de Theux se désagrègea en 1787. (19 p. 177, 178)

Cet établissement connut alors une existence de café et de restaurant pendant le XIXe s. (ill. 16). Vers 1890, on construisit une grande scène à l'arrière du bâtiment ce qui permit l'organisation de bals, de concerts et la représentation de pièces de théâtre. En 1901 est fondé le Sporting Club de Theux ayant son siège au Waux-Hall, à l'arrière se créent le terrain de football et le tennis.

Après la 1ère guerre mondiale le grand salon devient salle de cinéma. En 1926, Alex Caro fait un hôtel-restaurant du Waux-Hall, la grande salle de spectacle subsistant. celle-ci est ravagée par un incendie en 1938. Après reconstruction, le site devient un café et un cinéma en 1942.

Enfin, en 1979, s'installe une supérette. L'aile gauche, les grilles de fer à front de rue ont disparu, la cour est un parking macadamisé. Plus rien ne rappelle le Waux-Hall champêtre de 1784 (37)

LE WAUX-HALL DE MONS

En 1862-1864, l'architecte Hubert construisit un bâtiment de fête et de plaisirs sur l'emplacement du fort d'Havré ou des Hollandais.

De style Second Empire, il était un amalgame d'éléments d'inspirations diverses, mélange de style château-fort et de guinguette (36).

L'entrée du parc était défendue par une grille percée de deux portes. La partie centrale du bâtiment était surmontée d'une tour carrée couronnée d'une plate-forme ceinturée d'une balustrade. Au centre, la porte principale sous une voûte romane était surmontée d'une horloge. Deux ailes à deux grandes baies en plein cintre complétaient l'édifice de part et d'autre. Le toit était composé de plusieurs pans en pente (38).

Ces dernières années, le Waux-Hall de Mons a été restauré et modifié. Les

aspects moyenâgeux ont été gommés conférant ainsi une architecture moderniste et hybride à l'ensemble qui contient une cafétéria et une grande salle des fêtes (ill. 15).

Ceinturé par un chapelet de petits étangs, le parc est remarquable par ses platanes gigantesques entre lesquels alternent pelouses et parterres fleuris. Soigneusement entretenu, ce domaine public est apprécié et fréquenté de nombreux Montois.

LE WAUX-HALL DE FRANCORCHAMPS

En 1788-1789, les villes de Spa et de Malmédy furent reliées par une chaussée passant par le lieu-dit Malchamps situé dans la Fagne à 570 m. d'altitude.

A cet endroit offrant un immense paysage sur la contrée, passait la frontière entre la Principauté de Liège et la Principauté abbatiale de Stavelot-Malmédy.

Fin 1788, le Prince-Abbé concéda à des particuliers jaloux du succès des jeux de Spa, le privilège d'établir une maison de jeux à cet endroit, à la limite des états, mais sur son territoire.

Peu après, de Chestret écrit de Liège:

"Le Vauxhall de Stavelot va bon train: on y envoie d'ici des miroirs, des chaises, des jolis meubles... Le prince-abbé ne souillera pas ses mains de cet argent: il est plus délicat que notre évêque, son suffragant et compagnie..." En effet, selon de Chestret, 15.000 florins seront remis aux curés du Pays de Stavelot pour les pauvres de leur paroisse (39).

Un nouveau Waux-Hall construit en bois fut ouvert le 12 juillet 1789, bâti "au confin nord de la Principauté de Stavelot, dans l'endroit le plus rapproché de Spa, près Malchamps. C'est-à-dire sur le terrain faisant l'angle entre le chemin de la Vecquée et la route de Spa à Malmédy" (40).

La belle société fréquenta cet endroit, admirant la décoration de la salle tout

en se livrant aux jeux de hasard. Ainsi l'archiduchesse Marie-Christine et son époux, les ducs d'Angoulême et de Berry, le duc et la duchesse de Devonshire honorèrent ce lieu de leur présence le 6 août 1789 relatée dans le Journal de l'Europe du 15 août:

"elles n'ont pas cessé d'admirer la belle situation de cet endroit, l'air salubre qu'on y respire, les décorations de la salle. Après que la séance des jeux fut levée, plusieurs Dames et Seigneurs furent se promener au pont rouge situé près du Waux-Hall et ont goûté les eaux minérales qu'elles ont trouvé très légères et sans danger" (41).

La Révolution Française porta un coup fatal au Waux-Hall de Francorchamps, constaté abandonné en 1791 et renversé par un violent orage le 10 novembre 1800 (19 p. 178-181). Ainsi disparut cette éphémère copie en réduction de Spa.

... Il existait aussi un Waux-Hall à Gand, sur la Coupure Wandeling, sous le règne de Marie-Thérèse. D'autres Waux-Hall sont disséminés: à Norwich, en Grande-Bretagne, à Paris (1764) sous le nom de Vauxhall d'hiver...

Louis Pironet

NOTES

- (29) BRAL, J., *De Waux-Hall in Brussel M. en L. Monumenten en Landschappen*, Min. van de Vlaamse Gem., 5e jaarg. n° 3, mei, juni 1986, blz 35-53.
- (30) COUVREUR, Daniel, *Le baron classieux du Parc de Bruxelles*, in *Le Soir*.
- (31) CRUYSMANS, Ph., *Le jeune baron belge Eric d'Huart*, in *Paris Match*.
- (32) JACOB, G. E., *Rues et promenades de Spa*, Ed. Culture et Civilisation, Bruxelles, 1983, p. 133, 134, 186.
- (33) DONNAY-ROCKMAN, Claudine, *Le Waux-Hall de Nivelles*, in *Congrès de Nivelles*, 23-26 VIII 1984, t. I, p. 27.
- (34) NEUKERMANS, Gaston, *Salons et bals d'autrefois*, in *Revue Entre Senne et Soignes*, LXXIV, 1993, p. 20, 21.
- (35) Nous remercions M. Georges Lecocq, bibliothécaire-documentaliste au Musée Communal de Nivelles de son empressement à nous communiquer la documentation relative au Waux-Hall de cette ville.
- (36) PIÉRARD, Christiane, *L'architecture civile à Mons XIXe-XXe s.*, 1974.

- (37) GONAY, A., *La petite histoire des anciennes demeures theutoises*, La Reid, 1994, p. 65, 66.
- (38) SAMAIN, E., *Mons en cartes postales anciennes*, Europees Biblioth. Zaltbommel, Pays-Bas, 1972, n° 10.
- (39) *Papiers de Jean-Remi de Chestret pour servir à l'histoire de la Révolution Liégeoise 1787-1791*, p. 263, Impr. Grandmont, Liège 1881.
- (40) Lettre de Counson, 04/09/1902, Fonds Body farde 227.
- (41) DOMMARTIN, P., *Le Waux-Hall de Francorchamps*, in *Le Bobelin*, 1946, n°1, p. 17-22.

*Le comité d'Histoire et Archéologie Spadoises
présente à tous et à toutes ses voeux de bonheur
et de santé pour l'année 1996*

LES SPADOIS DE BRUXELLES

A la mémoire de Pierre de Bournonville,
Jacques Quaeghebeur et Charles Tefnin
Ardents Spadois

"Qu'elle est loin la promenade dominicale, après la "messe des enfants", qui permettait de rencontrer ses amis; je ne retrouve plus personne "se plaignait un Spadois "émigré", auprès d'un autre émigré, recevant pour réponse: "Viens chez les Spadois à Bruxelles". C'est ainsi qu'il fut replongé dans son passé, retrouvant sa génération pour égrener des souvenirs communs, au "cercle des Spadois de Bruxelles".

Le temps a fait son oeuvre de disparitions et de soucis de santé; les enfants de nos contemporains seront des Bruxellois d'origine spadoise, puis l'origine sera oubliée, tandis que les Spadois ne se souviendront plus de familles dont il fut souvent question avant la guerre. C'est pourquoi nous avons voulu parler de la grande famille spadoise de Bruxelles et de son histoire.

Il y a plus de 40 ans, lors d'un festival du folklore wallon, l'écrivain Georges Dopagne parlait au chef d'orchestre René Defossez, de l'éventuelle création d'un cercle des Spadois à Bruxelles, afin, outre de nouer des liens entre eux, de maintenir ceux avec leur ville natale.

Un soir d'été de 1973, Jacques Houyon, secrétaire de l'office du Tourisme, du Thermalisme et des Fêtes, rencontra dans un restaurant de Bruxelles quelques Spadois connus et l'idée fut reprise.

Que de recherches pour retrouver des Spadois dans la capitale, heureusement que le "bouche-à-oreilles" fonctionnait ! Des listes furent établies. Une assemblée générale devait être tenue; quelle inquiétude pour les organisateurs! Combien de Spadois répondraient à l'invitation? Cette réunion eut lieu le 23 novembre 1973, ouverte par l'échevin Winandy et le secrétaire Houyon en un local comble: 37 Spadois qui représentaient plus de 50 familles, 78 Spadois avaient marqué un accord de participation du Cercle.

Le Vie Spadoise se fera l'écho du succès remporté: "Chacun se citait, se situant par rappels souvent amusants de ses parents, les dernières réserves fondaient dans l'émotion. On se retrouvait côte-à-côte, comme autrefois, sur le même banc, dans la même école, voisins dans la même rue... Il y avait des cousins de cousins, des cousines, des oncles, des amis de famille... c'étaient les grandes retrouvailles".

Comme il se doit, un comité fut constitué sous la présidence de Pierre de Bournonville, avec Jacques Quaeghebeur vice-président, Madame Mady Christiane secrétaire et, comme autres membres, André et Paul Bier, Jean-Claude Bourguet, Jean Christiane, Jean et Christian Servaty, enfin Charles Tefnin. Ces patronymes rappellent ceux de la population spadoise, ainsi que le font ceux des autres participants: Biffer, Bivort, Bodeux, Constant, Dardenne, Dernier, Devillers, Demaret, Dopagne, Georges, Gérardy, Guillaume, Keukelinck, Lebrun, Leyh, Mathy, Moens, Noel, Pellegrin et Rappe.

Encore fallait-il un statut. Il vit le jour le 19 décembre 1973. La première page témoigne d'objectifs ambitieux et du désir d'union entre tous les Spadois.

Le 23 janvier devait avoir lieu une reprise de contacts. Le 6 janvier, le Ministre de la Culture française, Pierre Falize, empêché d'y participer, désigna son Attaché de cabinet pour être présent, le Bourgmestre Gilbert Courbe accepta la présidence d'honneur. La réussite de cette réunion dépassa toutes les prévisions: plus de 80 Spadois et Spadoises de tout âge se retrouvaient dans une ambiance décontractée et joyeuse.

Suivirent d'autres rencontres, ainsi le 24 avril 1974, M. Bedoret, se faisant membre du cercle présentait un exposé sur Spa-Monopole, le 11 mai suivant, nombre d'"émigrés" assistèrent à l'inauguration du parcours Vita à Spa, le "clou" fut la soirée dansante du 25 mai, en présence de représentants de l'Administration communale, du Casino et de Spa-Monopole: décoration et sono avec pour thème "Spa au printemps", diverses vedettes et une tombola. Vint la reconnaissance du cercle par sa "joyeuse entrée" à Spa, les 15 et 16 juin 1974.

Et les années se succédèrent avec des réunions animées par des conférenciers,

une représentation cinématographique de la visite royale à Spa en 1964, des "jeux sans frontières" (films réalisés par Roland Bartholomé de Spa), d'autres films prêtés par la Fédération du Tourisme de Liège. Chaque année, les membres se rencontrèrent pour un dîner dans un restaurant de Bruxelles, puis, en novembre, pour la "pêlée" dans les bois de Géronstère. Spa occupait une place importante dans les conversations.

Le Président Pierre de Bournonville, aidé de son épouse, remplit sa mission avec brio, secondé par un Comité enthousiaste. Il y eut des émotions comme le décès d'une fidèle, Gabrielle Daune, tuée dans un accident d'avion, puis d'autres disparitions et quelques nouveaux membres.

Les années devinrent de plus en plus pesantes: en 1983, Pierre de Bournonville revint à Spa, remplacé par Jean-Claude Bourguet jusque 1986, ce fut l'élection de Charles Tefnin, contraint d'abandonner pour raison de santé, alors que l'un des membres les plus actifs Jacques Quaeghebeur était décédé.

Une génération disparaissait avec pour résultat la mise en veilleuse du Cercle. Tous, en dépit de la distance, restaient d'ardents Spadois, à l'exemple de Charles Tefnin: pour le distraire dans son infirmité, je lui transmis l'avant-propos de cet article, il y porta des annotations d'une écriture difficilement déchiffrable. Ainsi Spa occupa ses pensées jusqu'au terme de sa vie.

G. Mine